Comment valoriser l'expérience professionnelle

À l'issue de sa mission, le volontaire a généralement acquis assurance et expérience. Pour réussir son retour, il doit convertir l'apport de cette expérience dans le monde du travail. Un véritable défi.

« *Après deux ans de mission en Algérie, le retour en France en 2005 a été déstabilisant. Sur le papier, mon poste d'animateur informatique n'était pas exotique, mais il a été tellement polyvalent, riche de responsabilités et de sens qu'il ne m'était plus possible de reprendre comme avant mon métier d'ingénieur dans l'industrie pharmaceutique !* », raconte Fabrice Blaudin de Thé, 38 ans, aujourd'hui directeur d'école en zone d'éducation prioritaire à Vaulx-en-Velin (69).

Pour y parvenir, l'ancien volontaire a d'abord bénéficié d'un week-end d'accompagnement au retour au sein de la Délégation catholique pour la coopération (DCC), l'une des rares structures à avoir systématisé un tel dispositif, depuis son inscription dans la loi sur le volontariat de solidarité internationale en 2005. Avec une journée consacrée à la recherche d'emploi – « *il s'agit surtout d'une mise en route pour que chacun se mette à travailler son projet* », précise Delphine Muller, la directrice formation de l'association.

Longtemps restée taboue, la question de la valorisation et de la reconnaissance du volontariat fait son chemin et sera le thème de la rencontre organisée le 6 décembre à Paris par France Volontaires *(voir page 21)*. « *La montée du chômage est passée par là, qui amène aussi à rechercher le volontariat comme une première expérience professionnelle* », analyse Céline Leroux, rare chercheuse à avoir consacré une thèse au sujet. Mais comment réussir à convertir l'apport de cette expérience dans le monde du travail ?

NICOLAS FREISS POUR LA VIE

VINCENT est référent des bénévoles à la Ressourcerie créative (Paris XIVe), où il coordonne la logistique.

DÉPHASAGE CULTUREL

« *La période de transition à l'issue du volontariat – à l'international en particulier – constitue un moment de déphasage culturel : il faut généralement un an pour reprendre pied,* poursuit celle qui est aussi la responsable de l'observatoire des engagements de France Volontaires. *Cette expérience enrichit les compétences, crée un autre rapport au travail et modifie souvent le projet professionnel, que ce soit dans le cadre d'une première orientation ou d'une réorientation.* »

Reste au volontaire à identifier ses acquis avant de les transposer dans le nouveau contexte. Un passage souvent solitaire et périlleux… « *Quand on se voit confier un projet et des responsabilités souvent inédites et qu'au retour on retombe dans l'anonymat et de surcroît dans le chômage, la chute narcissique est forte. Ces expériences sont révélatrices de talents et de limites. Si on ne prend pas le temps de les décrypter, un décalage peut se créer pour longtemps !* », insiste Éric Gazeau, fondateur de Résonances humanitaires, la seule structure proposant un suivi au long cours d'aide à la réinsertion professionnelle destinée aux ex-volontaires. Il identifie trois milieux « porteurs » pour accueillir leur reconversion : l'économie sociale et solidaire (ESS) d'abord – postes de management, action sociale, enseignement.

UNE RECONNAISSANCE DIFFICILE

Sébastien Nérault, de retour du Ghana avec sa femme, en témoigne : « *Mon expérience de directeur administratif au sein d'une clinique là-bas a été perçue comme un investissement dans le milieu de l'ESS. Là où d'autres recruteurs l'auraient considéré comme des vacances, j'ai très vite reçu plusieurs propositions dans la finance solidaire.* » Pour les moins diplômés, le pas est plus difficile : l'expérience du volontariat ne suffit pas. « *Dans le monde de l'entreprise en particulier, beaucoup reste à faire en termes de reconnaissance !* », insiste Jean-Daniel Balme, délégué général de France Volontaires.

L'Institut de l'engagement à Paris a justement été créé pour aider les jeunes sortants du service civique à lever ces freins. En lien avec 200 entreprises et établissements d'enseignement, entièrement financé par du mécénat, son ambition est d'apporter, comme une grande école, aux jeunes volontaires sélectionnés sur motivation (1300 jeunes au total en 4 ans) les outils et soutiens pour concrétiser leur projet. À leur sortie, plus de 90 % ont soit repris une formation, soit trouvé un emploi, ou encore ont « *significativement progressé* » dans un projet de création d'entreprise, selon Yannick Blanc, le président de l'Agence du service civique. Serait-ce le signe d'un début de mutation ? A.S.

L'accompagnement des volontaires sur place est l'une des conditions de la réussite.

« Le retour peut parfois être délicat »

COLL. PERSO.

BÉNÉDICTE LAMOUREUX, directrice des relations partenaires et volontaires à la Délégation catholique pour la coopération (DCC).

LA VIE. Comment préparez-vous les volontaires aux situations difficiles auxquelles ils risquent d'être confrontés ?

BÉNÉDICTE LAMOUREUX. Dès le recrutement, nous sommes attentifs à la sensibilité des candidats. Il est important pour nous, et pour eux, d'être conscients de leur équilibre psychologique. Ont-ils déjà suivi une thérapie ? Vécu un échec ? S'ils sont à l'aise avec leur passé ou leur maladie, nous pouvons les laisser partir. Avant le départ, nous leur assurons aussi, sans dramatiser, une formation à la gestion des conflits et aux risques liés à la sécurité.

Un accompagnement psychologique est-il proposé aux volontaires durant leur mission ?

B.L. Oui, pour chaque stage, un psychologue se rend sur place pendant trois jours pour répondre au mieux aux questions. Au quotidien, des psychologues de la DCC sont disponibles par téléphone afin d'assurer un suivi moral. Enfin, nous faisons au besoin appel à des religieux et religieuses du pays ou à des psychologues relais des antennes France Volontaires, qui recueillent et apaisent les angoisses de nos bénévoles.

Au retour, veillez-vous à la réinsertion des volontaires dans la société ?

B.L. Revenir est parfois délicat, car la société peut paraître apathique et agressive. D'un côté, les volontaires se sentent portés par leur expérience, et de l'autre, affaiblis par la recherche d'emploi et de logement. Pour faire face à cela et en même temps aux souffrances qui ont été les leurs là-bas, nous organisons un week-end « retour ». En petits groupes puis en entretiens personnalisés, ils reviennent sur ce qu'ils ont vécu humainement, professionnellement et spirituellement. Pour ceux qui le souhaitent, la DCC offre aussi jusqu'à trois séances avec un psychologue, une journée d'aide au retour à l'emploi (Jare) et une retraite spirituelle individuelle jusqu'à cinq ans après le retour.

Avis de recherche

En 2017, la Délégation catholique pour la coopération (DCC) fêtera ses 50 ans. À cette occasion, elle organisera notamment un rassemblement international du 25 au 27 mai. Si vous faites partie des quelque 20 000 volontaires qu'elle a envoyés en mission depuis sa création, faites-vous connaître. Écrivez à toujoursvolontaire@ladcc.org (en indiquant vos prénom et nom et l'année où vous avez été volontaire). Un album souvenir numérique « 50 ans de la DCC » vous sera envoyé.

Pourquoi l'IA émerge-t-elle aujourd'hui et qu'est-ce que cela traduit de notre époque ?

É.S. Avant tout, l'IA a connu une subite accélération car nous avons désormais la possibilité de rassembler – par les moteurs de recherche, les réseaux sociaux ou le stockage dématérialisé – les masses immenses de données (big data) nécessaires à son fonctionnement. Mais une technologie n'est adoptée par une société que dans la mesure où elle correspond à un besoin. Si se créer des serviteurs (« robot » est dérivé du tchèque *robota*, le « travail servile ») répond à un vieux rêve humain, à l'image du golem, c'est aussi une façon de se rassurer sur sa propre condition. Or nous sommes dans une période d'incertitude, du moins dans le nord de l'Occident, où les individus se questionnent sur leur identité. De nombreuses barrières sociales sont tombées et l'on s'interroge sur ce que c'est qu'être humain. Tout en façonnant une nouvelle angoisse (l'humain aime bien se faire peur) : qu'arrivera-t-il le jour où la machine dira non ? C'est à cette peur que répondent les lois imaginées par l'écrivain de science-fiction Isaac Asimov *(lire ci-contre, ndlr)*, sorte de Tables de la Loi pour les machines. Quand bien même, en réalité, les capacités de reconnaissance des machines dites intelligentes restent encore bien inférieures à celles d'un enfant, concevoir de tels systèmes nous fait dépasser notre seul statut de créature pour devenir à notre tour créateur. Mais l'acte d'invention fait partie de la nature humaine, ce que beaucoup oublient en opposant systématiquement le naturel à l'artificiel. Non seulement cette technologie nous ressemble (elle n'est que ce que nous voulons), mais cela nous ressemble de bâtir de la technologie. C'est aussi cela, être à l'image d'un Dieu créateur.

Les trois lois d'Asimov

L'écrivain de science-fiction américano-russe, Isaac Asimov (1920-1992), a formulé trois lois auxquelles doit se soumettre tout robot.

1 Un robot ne peut porter atteinte à un être humain, ni, en restant passif, permettre qu'un être humain soit exposé au danger.

2 Un robot doit obéir aux ordres qui lui sont donnés par un être humain, sauf si de tels ordres entrent en conflit avec la première loi.

3 Un robot doit protéger son existence tant que cette protection n'entre pas en conflit avec la première ou la deuxième loi.

Le danger n'est donc pas tant du côté de la machine que de l'homme ?

É.S. Le risque c'est de tomber dans l'hubris, la démesure. Et il n'est pas seulement du côté des développeurs de ces technologies, mais aussi de celui des utilisateurs qui peuvent avoir l'impression d'être omnipotents grâce à la technique. Ce rêve de toute-puissance est porteur de désillusions, et s'il y a un risque de « se prendre pour Dieu », il est sans doute davantage ici que dans la création de machines artificielles. De ce point de vue, la science-fiction nous rend service car elle nous permet d'explorer sans frais un certain nombre de risques et, du coup, de nous aider à les appréhender. C'est, par exemple, le cas du film *Ex Machina* (d'Alex Garland, 2015) qui nous confronte à une IA ultraréaliste.

Comment l'IA peut-elle avoir des répercussions sur notre sociabilité, notre rapport aux autres, voire sur le vivre-ensemble ?

É.S. Il s'agit en bonne partie de technologies de la médiation qui incitent à privilégier une communication médiate par rapport à une communication immédiate. Alors que les deux sont complémentaires. La communication médiate est interstitielle ; elle vient combler les blancs d'une relation. Par exemple, lorsque je poste des photos à mes proches quand je suis loin d'eux. Comme pour toute nouvelle technologie, le risque réside dans son dévoiement. Un certain nombre de scandales récents ont montré l'impact fort d'un mésusage des réseaux sociaux sur le bon fonctionnement de la démocratie. Mais si l'on s'en donne les moyens, l'IA peut être une opportunité de renforcer le bien commun. L'important est de garder la société *« dans la boucle »*. Certains pensent que remplacer un humain par une machine revient à ne changer qu'un composant dans la chaîne. C'est pourtant bien davantage ! Si l'on prend l'exemple du droit, l'humain rend une justice de causalité : vous commettez un acte illégal, vous êtes sanctionné. La machine rend, elle, une justice de corrélation : des mesures coercitives peuvent s'imposer même si vous n'êtes qu'au stade de l'intention, ou pire, parce que vous appartenez à une catégorie d'individus qui, statistiquement, a plus de chance de passer à l'acte. Entre les deux, le vivre-ensemble peut donc être affecté. Partant de là, un bon critère éthique revient à se demander si la technologie développée nous aide à être plus humains ensemble, ou non.

De la science et du sens

» Le train de l'intelligence artificielle (IA) avance à grande vitesse et la France serait avisée de le prendre en marche. C'est, en substance, le message passé par le mathématicien Cédric Villani, député LREM de l'Essonne, lors de la remise du rapport de sa mission, en mars 2018, après six mois de consultations. Considérées comme le moteur de la quatrième révolution industrielle, les technologies de l'IA sont aujourd'hui surinvesties par la Chine et les États-Unis, tandis que la France et l'Europe sont à la traîne. Pour y remédier, la mission Villani a proposé de mettre l'accent sur quatre domaines clés : santé, environnement, transports et sécurité. En intitulant son rapport « Donner un sens à l'IA », le groupe d'experts a aussi rappelé l'importance de concilier l'ambition industrielle avec une approche éthique. La balle est désormais dans le camp du gouvernement.

NICOLAS FRIESS POUR LA VIE

ÉRIC SALOBIR
Ancien banquier entré chez les Dominicains en 2000, ce passionné d'informatique a créé Optic, un think thank consacré à l'éthique des nouvelles technologies *(lire encadré p. 33)*.
Il est consulteur au Vatican.

MARIE-LOUISE
« Le cancer, ça fait peur. C'est important de pouvoir en discuter librement. »

Pourquoi moi ? Quand tombe le verdict d'une maladie, on a tôt fait d'accuser Dieu et de se révolter. Les questions inévitables, qui font l'objet de nombreux débats théologiques et philosophiques, surviennent : s'il est vraiment amour, si j'ai du prix à ses yeux, pourquoi permet-il la souffrance ? Si je l'implore, pourquoi ne m'accorde-t-il pas la guérison ? Autrement dit, sa bonté ne serait-elle que légendaire ? À l'occasion de la Journée mondiale des malades, le 11 février, des membres du mouvement Lourdes Cancer Espérance nous racontent leur longue traversée de la maladie. Un voyage dans l'inconnu, qui invite à l'intériorité, et à des expériences spirituelles fortes. Ces personnes ont appris la patience, le lâcher-prise, l'abandon au Père, et découvert la force de la prière et des grâces reçues. Qu'elles participent au pèlerinage annuel à Lourdes ou se retrouvent pendant l'année, elles se soutiennent dans l'épreuve. Et puis, il y a cet éclairage lumineux de Jeanne Pelat, myopathe, entrée tout dernièrement dans les ordres, à l'âge de 21 ans. Elle publie un guide de spiritualité dans l'épreuve (lire page 65). Rien de larmoyant, mais au contraire une invitation à accueillir la vie reçue comme une bénédiction. Car dans la plus insoutenable souffrance, écrit-elle, *« Dieu est plus que jamais proche de nous »*.

VÉRONIQUE DURAND
RÉDACTRICE EN CHEF ADJOINTE, V.DURAND@LAVIE.FR

« *Pour moi, la maladie a été une étape de confiance dans ma vie de foi* », révèle sans détour Marie-Louise. Adhérente à Lourdes Cancer Espérance (LCE) depuis 2002, cette petite femme énergique de 77 ans a appris qu'elle souffrait d'un cancer du sein en 1999. *« Je cherchais un lieu pour partager, pour prier par rapport à ma maladie »*, se souvient-elle, cherchant les mots justes sous ses cheveux en bataille. *« À l'époque, la délégation de Lourdes Cancer Espérance du Val-d'Oise (LCE 95) démarrait » :* elle saute alors le pas et s'y investit pour tenter de trouver du sens à ce qu'elle vit. Dans l'association, elle tisse des liens d'amitié avec d'autres malades, anciens malades et accompagnants. *« On a ça en commun, et ce lien est unique »*, déclare la dynamique retraitée.

Cette fraternité partagée est aussi capitale pour Élisabeth, 49 ans, qui a été diagnostiquée d'un cancer du sein en juillet 2018. Coiffée d'un foulard rouge vif, cette bénévole à Lourdes Cancer Espérance depuis 2016 s'est tout de suite tournée vers ceux qu'elle considère comme une famille. *« Quand j'ai appris la nouvelle, j'ai appelé mon groupe LCE. On m'a dit : "N'aie pas peur, on est là" »*, raconte cette aide-soignante originaire du Cameroun. *« Cet accompagnement me donne de la force pour faire face à mon traitement de chimio. On m'appelle régulièrement pour voir comment ça va, je vois aussi comment les autres vivent avec leur maladie ; ils témoignent et ça m'apporte beaucoup. Pour moi, ils sont le visage d'un Dieu qui nous assiste. »*

De la peur à l'espérance

« Nous avons vécu de grands moments de fraternité, au cœur de l'essentiel », renchérit Agnès, membre de LCE qui a accompagné son époux, Pierre, emporté par un cancer du poumon en 2007. *« Parfois un regard suffisait… Lors de ces rencontres, on est reconnu en tant que personne, plus comme patient. Nous formons vraiment le corps de l'Église. »* Des espaces d'échanges ont aussi leur place : *« Pierre pouvait parler du cancer, le nommer. »*

« Le cancer, ça fait peur, reprend Marie-Louise. *C'est important de pouvoir en discuter librement. »* Échangées en fraternité ou reçues dans la foi, certaines paroles ont été précieuses pour jalonner leur parcours. Tout au long du cancer de Marie-Louise, les mots du prophète Isaïe (43, 1-7) *« Tu as du prix à mes yeux… »* ont résonné en elle : *« J'ai fait l'expérience d'un Christ qui m'accompagnait par la main. »*

Pierre, le mari d'Agnès, a fait siennes les paroles du Christ sur la croix (*« Pourquoi m'as-tu abandonné ? »*, Marc 14, 34) puis celles du psaume 137 (*« Tu m'as répondu »*). Pendant les 13 mois de son cancer, il a tenu un journal de bord, qui témoigne de ce cheminement lent, parfois douloureux, souvent lumineux : *« Je crois vraiment que ma maladie m'amène à l'action de grâce et à l'espérance. Action de grâce chaque fois qu'un mieux se fait sentir. Espérance chaque fois que je plonge, mais que je sais qu'un mieux va venir. » Dans un lâcher-prise qu'il creuse au fil des jours, il ponctue chaque passage manuscrit par les mots du Notre Père : "Que ta volonté soit faite". »*

AGNÈS
« Dans cette épreuve, nous avons grandi dans la foi ensemble, mon mari et moi, ça a été une grande grâce. »

Croissance spirituelle

Derrière son sourire franc et généreux, Élisabeth concède que quand sa maladie l'atteint au moral ou la fragilise, elle se *« confie à Dieu, qui me libère de tout »*. Chrétienne pratiquante, elle prie régulièrement, peut-être encore plus depuis l'annonce de son cancer. *« À chaque instant, je sais que Dieu est avec moi pour mener ce combat. Si je n'avais pas la foi, je pense que j'aurais abandonné. » « Dans cette épreuve, nous avons grandi dans la foi ensemble, ça a été une grande grâce »*, dévoile Agnès, les yeux brillants d'émotion. Quand ils découvrent que Pierre est atteint d'un cancer très évolué, le couple est terrassé par la nouvelle, mais ne se révolte pas. *« La maladie ouvre un cheminement intérieur, jusqu'à une acceptation »*, analyse-t-elle, après 12 ans de lente maturation depuis le décès de son époux. *« Quelque chose se dit, de l'ordre du "oui", on se remet dans le plus grand dénuement. »*

« On touche de près la mort, ça rejoint des questions existentielles, abonde Marie-Louise. *Pendant la maladie, il y a quelque chose de l'abandon qui se vit, on a une épée de Damoclès en permanence. »* Ses yeux bleus fixés sur ses souvenirs, Marie-Louise se souvient avec émotion du pèlerinage à Lourdes auquel elle a participé avec l'association, événement phare qui a lieu tous les ans en septembre. *« J'y ai*

TROIS QUESTIONS À…
MICHEL PAGÈS, prêtre, aumônier national de Lourdes Cancer Espérance

NICOLAS FRIESS POUR LA VIE

« Nommer le cancer, pour mieux l'assumer »

LA VIE. Quel est le fondement de l'association Lourdes Cancer Espérance ?

MICHEL PAGÈS. Notre devise pourrait être : *« Amitié et prière face au cancer » :* nous avons fait le double choix du souci fraternel et d'une dimension spirituelle importante au sein de notre mouvement. Ces valeurs se vivent lors du temps fort de l'association, le pèlerinage annuel à Lourdes, mais aussi au quotidien par un maillage de relations : le mouvement compte près d'une centaine de délégations en France, Belgique, Luxembourg et Suisse. L'association contribue aussi à « détabouiser » le cancer : il est important de pouvoir le nommer, pour mieux l'assumer.

Ce mouvement s'adresse-t-il uniquement aux catholiques ?

M.P. Selon la parole tirée de l'Évangile : *« Viens et vois »*, nous accueillons toute personne avec ce qu'elle est, parfois loin de l'Église, mais unie aux autres par la maladie et la tempête que cela provoque en elle. Nous proposons de traverser cette épreuve ensemble, sans mettre d'étiquette : on a tous le même foulard blanc et vert, il n'y a plus de frontières entre malades et non-malades. Le premier pas est de dire son « oui » à vivre cela ensemble.

Comment se déroule le pèlerinage annuel à Lourdes ?

M.P. Nous sommes l'un des plus gros pèlerinages de Lourdes aujourd'hui avec 6000 à 7000 pèlerins. En 2018, il y a eu plus de 1000 onctions des malades données. Nous préparons les personnes à vivre ce sacrement au cours de l'année, avec une liturgie à la fois belle et réaliste. Le thème pour 2019 est : *« Heureux, vous les pauvres. »* Nous allons nous l'approprier d'ici septembre pour que cette parole des Béatitudes rejoigne plus particulièrement les membres de l'association.

INTERVIEW **M.S.**

ÉLISABETH
« Le pèlerinage à Lourdes me pousse à aller vers les autres au-delà de la maladie. J'aime partager avec les gens, ça me redonne beaucoup de force. »

reçu l'onction des malades, c'était un moment très fort : on s'en souvient longtemps. » « Je repars de Lourdes plein de l'Esprit saint », confie Pierre dans son journal en septembre 2006. Agnès dit rapporter de ce pèlerinage *« la joie et la paix : nous avons vécu quelque chose du don de Dieu »*. Élisabeth, elle, en est revenue « regonflée » : *« Ça me pousse à aller vers les autres au-delà de la maladie. J'aime partager avec les gens, ça me redonne beaucoup de force. »*

Envoi en mission

Après sept ans de combat, Marie-Louise accueille ce *« diagnostic miraculeux »* : une rémission totale. *« Heureux d'être en vie, on a envie de rendre par surcroît »*, glisse-t-elle sur un ton chaleureux. La retraitée ressent un appel à être attentive à ceux qui souffrent et veut vivre son chemin de foi dans l'engagement : elle se réinvestit sans hésiter à LCE, en tant que bénévole cette fois. *« Le service du frère est primordial : c'est important d'être attentif à la personne qui vient d'être opérée, de donner des coups de fil… c'est simple, je le vis comme un envoi en mission. »*

La mission d'Agnès aujourd'hui : *« Il faut témoigner »*, comme le lui intimait Pierre en lui confiant ses écrits avant sa mort. Témoigner des moments de détresse comme des moments de grâce traversés dans une telle épreuve. En résumé, elle ose aujourd'hui avancer : *« Jamais la vie ne nous a semblé aussi essentielle et belle que pendant la maladie de Pierre. »*

Regard complice et cœur ouvert, la septuagénaire poursuit : *« Je me souviens de cette avant-dernière soirée, nous étions tous les deux devant un coucher de soleil : c'était comme notre première année de découverte d'amour. Je me suis dit : "On est vivants jusqu'au bout". »*

TEXTE **MARINE SAMZUN**
PHOTOS **NICOLAS FRIESS** POUR *LA VIE*

À SAVOIR

Pèlerinage Lourdes Cancer Espérance (LCE), du 17 au 22 septembre.
Pour vous inscrire, adressez-vous à la délégation de votre diocèse. www.lourdescanceresperance.com (Voir dans « informations pratiques » et « délégations »).

PROLONGEZ CES PAGES

Bien vivre Spiritualité sur RCF le jeudi 7 février, à 12 h 50.
Avec Véronique Durand, en direct, au micro de Melchior Gormand, dans *Ça fait du bien*. Fréquences RCF au 04 72 38 62 10 ou sur www.rcf.fr

La force de son propos bouscule. Dans son dernier livre, Jeanne Pelat, myopathe, analyse le sens de la souffrance.

« La vraie santé n'est pas celle du corps, mais de l'âme »

Qui d'autre que Jeanne Pelat peut vous déclarer avec un grand sourire que la maladie est un cadeau ? Qu'elle tient plus du privilège que de la punition ? Que souffrir, dans son corps ou dans son esprit, pour un chrétien, a quelque chose de merveilleux ? Ne voyez là aucune provocation. Aucune volonté de fanfaronner ou de vous faire avaler qu'il est bon de souffrir pour accueillir une quelconque grâce. Aucune invitation au dolorisme !

UN PARCOURS SPIRITUEL

Car, à 21 ans, cette jeune femme a déjà éprouvé d'insoutenables souffrances physiques. Depuis l'âge de 6 ans, elle est atteinte d'une forme de myopathie nécrosante auto-immune. À l'âge de 7 ans, elle a perdu l'usage de ses jambes. Puis une maladie de peau inconnue s'est déclarée ainsi qu'un diabète insulinodépendant. Pas un jour sans que la maladie ne se rappelle à elle. L'ancienne ambassadrice du Téléthon ne compte plus ses séjours en hôpital. Elle sait combien *« la souffrance est fondamentalement une agression pour la vie de l'homme »*. Malgré cela, Jeanne Pelat ne voudrait pas d'une autre vie. *« C'est la mienne, elle est à prendre ou à laisser »* (*La Vie* n° 3779 du 1er février 2018).

LÉA CRESPI POUR LA VIE

En septembre 2018, à Lourdes, devant des milliers de pèlerins du Rosaire, elle a témoigné de son intime conviction : la maladie est un cadeau (du ciel). Elle la développe dans *La Souffrance, chemin vers Dieu,* un petit guide spirituel publié fin janvier, qu'elle dédie aux malades, aux accompagnants, aux soignants… À condition d'*« ouvrir son cœur »*, on peut alors regarder autrement la maladie et renverser certaines de nos certitudes… *« La vraie santé n'est pas celle du corps, mais de l'âme »*, selon elle.

Après son ouvrage *Résiste ! Une vie dans un corps que je n'ai pas choisi* (Bayard, 2015) et avant d'entrer dans les ordres pour se consacrer à une vie de prière (lavie.fr, 12 octobre 2018), elle prend la plume pour témoigner une dernière fois et oser dire que la souffrance est l'occasion d'aller à la rencontre de Dieu. Et le lecteur comprendra qu'elle peut même être source de vie… et de joie. Pour cela, l'auteure invite à contempler Jésus crucifié. De son arrestation – *« Père, si tu le veux, éloigne de moi cette coupe ! »* (Luc 22, 42), jusqu'au moment où, une fois que Jésus a rendu son dernier souffle, les soldats transpercent son cœur. *« C'est dans cet absolu que se trouvent toutes les réponses »*, poursuit-elle. Et d'énumérer : *« L'angoisse, la peur, la solitude, l'abandon de ses disciples et amis, la trahison de l'un d'eux, la persécution, l'humiliation des crachats et des moqueries, l'ingratitude. »*

LA PASSION, NOTRE HÉRITAGE

Ce que Jésus a connu renvoie à des situations, à des épreuves morales et physiques qui se caractérisent, pour les malades, par la perte d'autonomie, le sentiment d'inutilité, le non-respect de leur dignité. Ils savent combien l'attente d'un verdict, d'un rétablissement, d'une guérison nécessite de patience et de confiance… Dieu serait-il alors absent de ces vies ? Point de démonstrations théologiques rébarbatives, car Jeanne Pelat, diplômée en théologie, a souhaité s'adresser à tous. Mais un éclairage puissant sur ce que le Christ a traversé en portant la croix, *« notre croix »*. *« Cette Passion de Jésus, d'une douleur incomparable, c'est notre héritage. »*

Que tirer alors de cet enseignement ? Une ligne de conduite à tenir pour faire face à la détresse, à la souffrance… Se remettre tout entier entre les mains du Père, recevoir le sacrement des malades, *« ce divin soutien »*. Vivre la miséricorde, pour nous-même et pour les autres. Oser aimer la vie. Et l'amour trouve mystérieusement dans l'épreuve de la maladie bien des manières de se manifester et se déployer. Or, *« notre seule raison d'être est d'aimer »*. Une déclaration magnifique.

VÉRONIQUE DURAND

Nos pistes pour cheminer dans la foi à l'épreuve de la maladie

» **Fréquenter un lieu ressource** qui propose écoute et accompagnement spirituel. Les aumôneries et autres propositions de la pastorale de la santé, ou par exemple Tibériade, à Paris, pour les malades du sida et autres maladies chroniques, ou Eucharistein, qui héberge temporairement des personnes marquées par différentes épreuves (drogue, dépression, addictions, etc.).

» **Demander le sacrement des malades.** Celui-ci est célébré par un prêtre à la maison, à l'hôpital, ou lors de célébrations communautaires. Ce sacrement accorde au chrétien la force de supporter son épreuve et l'assurance qu'il la vit en proximité avec le Christ. S'adresser à sa paroisse.

» ***Prier dans la maladie*, un dossier très utile** publié dans le magazine *Prier*, de mars 2019, mais aussi avec le fascicule *Prier dans la maladie à l'école des saints* (éd. Paroisse et famille) ou en méditant la parole de Dieu, notamment les psaumes, reflet de l'âme humaine. Demander un miracle. L'Église propose des prières spéciales par l'intercession des vénérables ou bienheureux dont la cause de béatification ou de canonisation est introduite.

SOPHIE LEPIVAIN

À LIRE

La Souffrance, chemin vers Dieu,
Bayard, 14,90 €.

«Je ne suis pas un béni-oui-oui de l'Amérique. J'ai découvert les Indiens et leur littérature parce que je m'intéresse aux marges»

(NICOLAS FRIESS POUR LE TEMPS)

PROFIL

1958 Naissance en Afrique. Débarque en région parisienne à l'âge de 10 ans.

1980 Premier voyage aux Etats-Unis.

1990 Intègre les Editions Albin Michel.

1992 Première collection Terre indienne chez Albin Michel.

2002 Lance à Vincennes le Festival America.

2015 Publie «Toute la lumière que nous ne pouvons voir» d'Anthony Doerr. Succès de librairie et Prix Pulitzer.

A l'Ouest

FRANCIS GEFFARD

Le gotha américain des lettres se retrouve ce week-end à Vincennes, près de Paris. Suivra, en Suisse, le festival L'Amérique à Oron du 27 au 29 septembre. Deux rendez-vous sous le sceau d'un libraire-éditeur parisien résolu à faire découvrir les écrivains du Nouveau Monde

RICHARD WERLY, PARIS
@LTwerly

Le raccourci est trop facile. Et pourtant. S'il arrivait dans ce bistrot parisien des Halles en version western, chapeau de cow-boy vissé sur la tête, Francis Geffard semblerait presque naturel. Non pas que l'homme aime le folklore. Encore moins les clichés. Mais la différence, oui. «J'ai découvert les Indiens d'Amérique, et leur littérature, parce que je m'intéresse aux marges», explique au *Temps* le fondateur du Festival America, qui s'ouvre ce vendredi à Vincennes, aux portes de la capitale française. «Ce n'est pas le fait d'être américain qui me fascine. Je ne suis pas un béni-oui-oui de l'Amérique. C'est le fait d'être américain à part. A la lisière de ce capitalisme et de cette accélération qui envahissent tout.»

A quoi ressemble un éditeur? Quels arguments faut-il employer pour se révéler capable d'attirer vers cette ville de banlieue aussi charmante qu'ordinaire des stars de la littérature d'outre-Atlantique tels le roi californien du polar James Ellroy ou le Prix Pulitzer 2014 Anthony Doerr? Arrêt sur un parcours. L'homme qui nous fait face, et qui a inspiré le festival suisse L'Amérique à Oron, est d'abord un libraire. Donc un vendeur de livres, «cet objet pas très intelligent mais qui véhicule des tas de choses importantes».

Chez les «native»

On suit le fil. On le piste. Francis Geffard aime recouvrir ses traces comme tout bon éclaireur. Car l'homme débusque. En 1980, son premier voyage aux Etats-Unis le propulse chez ces *native Americans* aux extraordinaires qualités de conteurs. Une collection en sort dix ans plus tard: Terre indienne. On pense aux fresques d'anthologie, aux courses-poursuites à cheval dans les canyons comme les adore l'autre éditeur «américain»: le cinéaste Bertrand Tavernier, patron de la collection L'Ouest, le vrai chez Actes Sud. Francis Geffard rectifie. Son Amérique à lui est sociale, consciente des menaces que les diverses ruées vers l'or font peser sur elle. «Les Indiens savent, sentent qu'on appartient à un monde menacé. Ils ont la fiction en eux», poursuit-il. L'inspiration est digne de Terre humaine, la collection chérie des explorateurs aujourd'hui dirigée par l'académicien baroudeur Jean-Christophe Rufin. Mais son univers est celui de la fiction: «Le matériau humain, c'est le creuset parfait. J'aime, aux Etats-Unis, ces clubs de lecture dont les membres dévorent ensemble les mêmes livres. Une histoire. Une intrigue. Des personnages. Un décor. Face à l'hypertechnologie de notre société, cela reste le meilleur remède.»

L'homme a, côté littéraire, mis le cap à l'ouest. Mais à Paris, sa librairie de Vincennes – en fait ses librairies, car il y en a plusieurs sous une même enseigne – irrigue la banlieue est. Une disruption intellectuelle aux portes du difficile département de Seine Saint Denis. Retour au cliché du cowboy, remis d'actualité ces jours-ci par le dernier long métrage de Jacques Audiard, *Les frères Sisters*, dont les affiches constellent les kiosques parisiens. Francis Geffard se revendique au fond d'une autre époque, sans jamais perdre le fil de la modernité et de ses impératifs. On pense à ces *pistoleros* reconvertis, en terres indiennes, en agents des chemins de fer chargés de négocier avec les tribus le passage des rails. Le progrès ne s'arrête pas. Surtout aux Etats-Unis dont il constitue le réacteur. Mais il se négocie, se discute, se raconte. A Chicago, à New York, à Washington, la diva de la télévision populaire Oprah Winfrey fait lire les livres qu'elle choisit à des millions d'Américains. A l'heure d'internet, éditeurs et libraires sont des ranchers assiégés toujours amoureux de leurs terres.

On ne s'en étonne même pas. C'est dire. En une heure de conversation, alors que Paris achève son été caniculaire en terrasses, le fondateur du Festival America n'a presque pas parlé de Donald Trump. Inutile. Une représentante des tribus sioux du Dakota du Nord, en lutte depuis des années contre les projets de pipeline, finalement approuvé par le magnat de l'immobilier devenu président, nous avait en quelque sorte prévenu lors d'une rencontre inopinée en… Nouvelle-Calédonie. «Trump n'est pas notre Amérique. Il est le produit d'une terre devenue folle à force de rêves de puissance et d'argent», avait asséné cette femme, reçue au Centre culturel Jean-Marie Tjibaou.

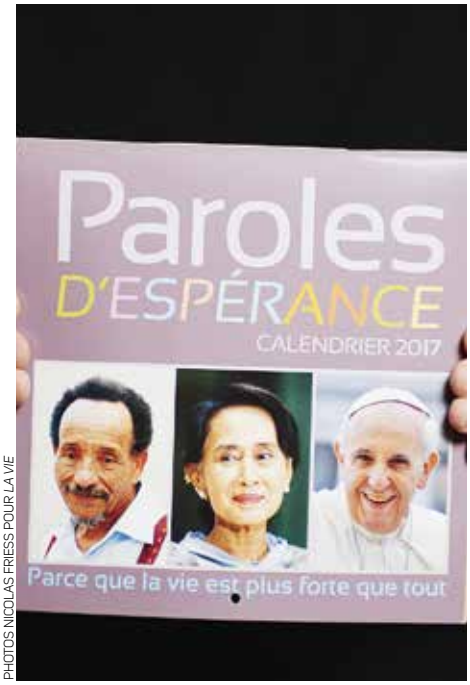
Les écrivains canadiens

On se retourne vers Francis Geffard. L'œil s'est allumé. Le fantôme de James Ellroy, le maître des complots et du ressentiment des «petits Blancs» dépassés par l'Amérique, s'invite devant notre café. «Acceptons de reconnaître que nous tous, lecteurs, éditeurs, passionnés du livre et des lettres, appartenons à un monde minoritaire. Trump, c'est l'autre rive. Celle qu'on ne peut plus atteindre. Celle qui s'éloigne irrémédiablement.»

America est une aventure. «Tous bénévoles. Tous résolus à faire découvrir les écrivains de ce Nouveau Monde que restent les Etats-Unis ou le Canada [auquel le festival est consacré cette année]», complète notre interlocuteur. Bien joué. A défaut de vouloir se coltiner Trump et la peur qu'il distille – *Fear*, le livre choc de Bob Woodward, sera en vitrine à Vincennes – Francis Geffard a préféré bifurquer. Direction le nord plutôt que l'ouest. Les écrivains canadiens seront donc cette année à l'honneur, avant de descendre en Helvétie pour L'Amérique à Oron. Les soutes déréglées de l'Amérique, après tout, ont toujours été un filon pour d'excellentes fictions.

En prison, l'espérance au jour le jour

Il suffit d'une seule phrase pour réconforter et faire renaître l'espoir. C'est tout l'enjeu du calendrier *Paroles d'espérance*, distribué à près de 20 000 détenus.



PHOTOS NICOLAS FRIESS POUR *LA VIE*

AURÉLIE, détenue : *« Les paroles nous rejoignent dans notre vie et donnent un sens à chaque semaine. »*

ANNE, aumônière : *« Ce calendrier est un moyen pour les détenues de retrouver un lieu de paix à elles. »*

NADINE, éditrice : *« L'idée, à travers ces témoins, est d'oser croire en ce qu'il y a de plus beau et d'orienter nos vies en conséquence. »*

Comment se tourner vers la lumière et la vie quand son horizon est barré pour longtemps par les quatre murs d'une prison ? À sa façon, Nadine Rousseau a choisi de contribuer à relever le défi du sens et de l'espérance dans l'univers carcéral. En 2005, elle a créé le calendrier intitulé *Paroles d'espérance,* qui propose des portraits de grands témoins de la paix avec leurs maximes, auxquels se mêlent désormais des mots d'encouragement d'anonymes. *« À la suite des Rencontres interreligieuses d'Assise, j'ai voulu éditer un calendrier pour la paix et la fraternité interreligieuse. Les invendus ont été distribués à des aumôneries de prison d'Île-de-France, et devant les retours très enthousiastes, nous avons décidé de poursuivre le projet à l'attention des détenus »,* explique celle qui est devenue la directrice des éditions Paroles de sagesse. Et, nouveauté depuis trois ans, il a été adapté pour les lycéens, à la demande de nombreux chefs d'établissement.

Le calendrier est découpé en semaines et autant de paroles de vie. *« C'est un agenda qui rythme le temps si difficile à habiter en cellule, et bien plus que cela. Accroché près de leur lit, c'est un compagnon dont les détenues ne se lassent pas, quels que soient leur niveau de compréhension du français et leur spiritualité »,* souligne Anne, 47 ans, aumônière catholique à la maison d'arrêt pour femmes de Versailles. Elle le distribue à Noël avec le colis destiné à toutes les prisonnières, et pendant l'année à chaque arrivante. *« Je lis tout ! À chaque page, il y a le portrait d'une personne influente, avec son parcours, c'est très touchant. Même les phrases des anonymes, malades ou détenus comme nous, sont frappantes, car elles viennent du cœur,* explique Aurélie, 35 ans, détenue à Versailles. *Hasard ou non, j'ai souvent remarqué que ces paroles nous apportent au bon moment la parole qui nous oriente. »* Sa distribution dans 80% des prisons de France, de Belgique et du Luxembourg est le fruit d'un réseau de solidarité auquel participent les lecteurs de *La Vie* : grâce à eux, l'an passé, près de 4000 calendriers ont été achetés, et autant offerts à des prisonniers. AURÉLIE SOBOCINSKI

POUR EN SAVOIR PLUS

***La Vie* est partenaire de l'opération *Paroles d'espérance*.** Pour chaque calendrier acheté (19,90 € plus frais d'envoi), un calendrier est offert à un détenu. www.parolesdesagesse.com

Pour se le procurer : www.lavie.fr (rubrique la boutique) ou grâce à la lettre jointe à ce magazine.

Reconnecter les générations

La plate-forme collaborative les Talents d'Alphonse combat l'isolement des retraités en les connectant avec des voisins désireux d'apprendre leurs savoir-faire.

PHOTOS NICOLAS FRIESS POUR *LA VIE*

ROBY JOFFO, retraité : *« Je joue de plusieurs instruments et je donne des cours depuis toujours. Pour moi, transmettre est très enrichissant. »*

BARTHÉLEMY GAS, cofondateur : *« Notre ambition : valoriser les compétences des personnes âgées pour qu'elles se sentent utiles. »*

OLIVIER MAHUT, enseignant, chef pâtissier : *« Avec Roby, c'est simple, convivial et chaleureux… Et le tarif est imbattable ! »*

Au milieu de son magasin d'antiquités du XVe arrondissement de Paris, Roby Joffo gratte quelques accords sur une vieille Gibson pour accompagner son élève. Penché sur le manche de sa guitare, Olivier Mahut entame son quatrième cours particulier grâce aux Talents d'Alphonse : *« J'ai découvert l'association par hasard sur Internet en cherchant un professeur,* explique ce cuisinier. *Ce qui m'a plu, c'est l'idée d'un partage de connaissances des anciens aux plus jeunes. »*

La transmission est au cœur du projet des Talents d'Alphonse, créés en janvier 2016 par Barthélemy Gas et Thibault Bastin. Pour ces deux étudiants ingénieurs à Lille, le déclic se produit lors d'une année de césure à l'étranger : *« J'étais en stage au Congo puis au Mexique et Thibault aux Philippines. Nous avons fait le même constat : dans ces pays, il y a une forte entraide et un vrai respect des anciens, qui font partie intégrante de la société »,* relate Barthélemy Gas, 25 ans. De retour en France, les deux amis prennent conscience que *« le statut de retraité n'est absolument pas valorisé ».* Ensemble, ils décident d'abandonner le bâtiment pour créer une association centrée autour du partage des savoir-faire des aînés. Le but : rompre l'isolement des personnes âgées et favoriser les rencontres intergénérationnelles. *« Nous ne voulions pas faire la charité,* défend le cofondateur, sourire aux lèvres. *Le plus important est que les seniors se sentent utiles. »*

Pour un tarif unique de 15 € l'heure, les retraités peuvent proposer des cours selon leurs compétences : couture, tricot, langues étrangères, musique, photographie… *« Je viens de vendre mon magasin, après 23 ans d'activité. Quand je suis tombé sur le site des Talents d'Alphonse, je me suis dit :* "Tiens, pourquoi pas ?" » détaille Roby Joffo, musicien et mélomane averti, avant d'ajouter fièrement : *« Olivier était à zéro quand il est arrivé ! On a déjà appris quatre morceaux, c'est très valorisant. »* Comme Roby, 400 « Alphonse et Alphonsine » sont inscrits sur la plate-forme, séduits par des rencontres *« sincères »* et *« honnêtes ».* ÉLISE KOUTNOUYAN

POUR EN SAVOIR PLUS

Les Talents d'Alphonse,
lestalentsdalphonse.com
06 50 24 67 05.
L'association recrute des retraités prêts à partager leurs savoir-faire en Île-de-France et à Lille.

Aimé Léma Foot pour tous

Cet entraîneur congolais, réfugié politique en Roumanie, défend un football propre et tolérant.

À une heure d'un derby important, Aimé Léma prend le temps de dérouler son histoire à la buvette du stade. Survêtement bleu-jaune-rouge, casquette vissée sur la tête, téléphone à portée de main, il s'interrompt pour répondre. Sa sonnerie du moment est le refrain de *Dragostea din tei,* la chanson qui a fait connaître le groupe moldave O-Zone. Ses joueurs arrivent au compte-gouttes. Parmi eux, des Roumains, dont certains issus de la minorité rom, un Congolais, un Camerounais et un gardien amputé d'un bras. Voilà l'équipe hétéroclite de Romprim, 4e division du championnat roumain, qu'il entraîne depuis l'hiver dernier.

▲ **Destiné à une carrière dans la chimie,** il fréquente plus les stades que les labos.

Diversité, égalité des chances et tolérance sont les maîtres mots d'Aimé Léma. Pour lui qui est le premier et seul entraîneur de foot noir dans un pays peu habitué à l'immigration africaine, la non-discrimination prend tout son sens. Né à Kinshasa en 1969, venu à l'origine pour quatre années d'études, il n'aurait jamais pensé être toujours là vingt-six ans plus tard, à donner des consignes d'avant-match au bord d'un stade à Bucarest. « Dans ma famille, celui qui réussissait le bac pouvait partir à l'étranger. » Aimé Léma l'obtient en 1990. Trois destinations s'offrent à lui pour qu'il puisse étudier la chimie : l'Irak, la Belgique et la Roumanie. « Papa a jugé que la Roumanie était le pays qui offrait le moins de distractions. Et il avait raison. » Pendant que son père, diplomate, part en poste en Égypte, lui s'envole pour la Roumanie. Tout ce qu'il connaissait du pays se résumait à ses cours de lycée et aux noms des grands sportifs : Gheorghe Hagi en foot et Nadia Comaneci en gymnastique. « Ma première vision de Bucarest, sous la neige, en janvier 1991, donnait vraiment envie de repartir en courant. »

Il commence par apprendre le roumain pendant un an, « pour faire les choses comme il le faut ». Aujourd'hui, il trouve qu'il parle mieux roumain que français. Et puis le plan initial change. Lui qui pensait revenir travailler dans le pétrole à Luanda (Angola) est empêché de rentrer par les affrontements ethniques de 1995-1996 dans la région. « Papa nous a conseillé de rester à l'abri. » Son avenir se fera donc en Roumanie. Il rencontre une Roumaine, qu'il épouse, et reçoit l'asile politique en 1999. Le voilà réfugié. En parallèle de ses cours de chimie, Aimé Léma frappe dans le ballon avec des étudiants africains, qui sont plusieurs milliers dans la Roumanie post-Ceausescu. « Les Congolais de Brazzaville étaient les plus nombreux. Nous, on était 2000 Zaïrois. » Il monte une équipe avec des compatriotes et, après quelques matchs amicaux, intègre un club de 4e division. « J'ai appris sur le tard. Je suis mauvais en dribble, mais très rapide. Je jouais surtout pour le plaisir. »

À l'époque, les joueurs noirs dans le foot roumain se comptent sur les doigts d'une seule main. « C'était parfois difficile quand je jouais en province : les gens n'avaient jamais vu de Noir. » Il est régulièrement invectivé par les joueurs ou le public, qui le traitent de « singe ». Mais Aimé Léma assure ne

STÉPHANE BENHAMOU ET DAOUD TATOU ont commencé à travailler ensemble en organisant des camps de vacances pour adultes autistes. Leur collaboration va faire l'objet d'un film d'Olivier Nakache et Éric Toledano, à sortir en octobre 2019.

NICOLAS FRIESS POUR *LA VIE*

« IL FAUDRAIT EN FAIRE UN FILM… »

Amis depuis 20 ans, Stéphane Benhamou et Daoud Tatou, l'un juif, l'autre musulman, sont à la tête d'associations qui prennent en charge des autistes. Pour eux, ils organisent des temps de loisirs. Une histoire qui sera portée à l'écran l'an prochain par les réalisateurs d'*Intouchables*.

Comme à son habitude, Daoud Tatou veille au grain. Au cœur d'un après-midi d'automne pluvieux, le travailleur social rassemble un groupe de jeunes autistes qui viennent de passer quelques heures à la patinoire de Saint-Ouen (Seine-Saint-Denis). Il a une caresse ou un mot tendre pour chacun. *« Ça va, beau gosse ? Allez, le bus t'attend ! »* La séance de patinage a été un peu spéciale : les jeunes ont joué, exécuté quelques figures. Certains sont tombés, aussi. Mais tout cela, ils l'ont vécu devant la caméra d'Olivier Nakache et Éric Toledano. Les réalisateurs d'*Intouchables* et du *Sens de la fête* sont en plein tournage de leur prochain long métrage, dont l'histoire est inspirée par la longue amitié entre Daoud Tatou et Stéphane Benhamou, tous deux dirigeants d'associations de prise en charge de jeunes autistes. Le premier, musulman pratiquant, sera interprété sur grand écran par Reda Kateb ; le second, juif orthodoxe, par Vincent Cassel. Deux géants du cinéma français pour parler de l'autisme ? *« Le mot honneur est trop faible »*, souffle humblement Daoud Tatou.

Genèse d'une amitié

Les deux amis se connaissent depuis 20 ans tout juste. Quand ils se croisent pour la première fois, Daoud Tatou est sur la scène du Lucernaire, un théâtre de Paris (VIe). *« Il faisait du rap avec des jeunes autistes ! Ça m'a émerveillé »*, se remémore Stéphane Benhamou. Ils ne vont plus se quitter. Petit à petit, à force de travail acharné, ils deviennent surtout des interlocuteurs essentiels pour la prise en charge de jeunes autistes en Île-de-France. En organisant, par exemple, des vacances pour eux, qu'ils soient musulmans, juifs, chrétiens ou non croyants. *« On s'est bien entendus car on avait deux choses en commun : le fait d'être pieux – même si c'est pas la même religion, c'est pas grave – et notre volonté d'aider des jeunes en situation d'autisme »*, appuie Daoud Tatou. Ainsi, dans les activités qu'ils organisent, il arrive que patients et moniteurs célèbrent ensemble le ramadan ou le shabbat.

Leur complémentarité saute aux yeux : Daoud Tatou, 44 ans, a le verbe facile, il sourit en plissant les yeux derrière ses petites lunettes. Stéphane Benhamou, 10 ans de plus, est autant fluet que son ami est massif. Il est aussi plus pince-sans-rire. C'est cette alchimie, au-delà de la différence de religion, qui a intrigué Nakache et Toledano. Les cinéastes ont ainsi réalisé en 2015 un premier documentaire sur le binôme, au titre prophétique, *Il faudrait en faire un film,* avant de se lancer dans la réalisation d'un long métrage qui sortira l'an prochain, en octobre 2019.

De leur propre aveu, Tatou et Benhamou sont *« entrés dans l'autisme par hasard »*. Au début des années 1990, Stéphane Benhamou est le dirigeant d'une structure qui organise des vacances pour des jeunes de la communauté juive. Il est contacté par Driss el-Kesri, chef de service éducatif à l'hôpital de jour Santos-Dumont, à Paris (XVe), qui cherche à envoyer en vacances un enfant autiste de famille juive assez traditionaliste. Ce jeune, Johan, est en souffrance. C'est un cas très complexe. À l'époque, Stéphane n'a jamais vu d'autiste de sa vie. Il accepte néanmoins d'emmener le jeune garçon avec d'autres enfants « neurotypiques » – c'est-à-dire qui ne sont pas atteints par des troubles du spectre autistique – en vacances à la montagne. *« Les 10 premiers jours, ça se passe très mal,* se remémore-t-il. *Un après-midi, Johan accueille le groupe qui revient d'activité en leur balançant des chaises par la fenêtre… »* Il hésite alors à garder ce jeune qui semble mal dans le camp, et potentiellement incontrôlable.

Naissance d'un projet

Pourtant, le déclic vient des ados eux-mêmes. Ils prennent en charge Johan, qui, se sentant accepté, change de comportement du tout au tout. Et le reste des vacances se passe parfaitement bien. Les vacances suivantes, Stéphane Benhamou reprend Johan. Puis un autre jeune autiste vient le rejoindre. Puis deux, puis trois. *« On ne s'est plus jamais arrêté ! »* Lorsque, quelques années plus tard, il rencontre ce jeune éducateur si phénoménal qui réussit à faire rapper des personnes qui ont un trouble de la communication, Stéphane veut absolument le rencontrer. À l'époque, en 1998, il réfléchit à un nouveau projet. Johan a grandi et ne peut plus partir en vacances avec des mineurs. Il faudrait monter une équipe pour créer des camps de vacances pour adultes autistes… et Daoud a le profil idéal. Coup de chance : Stéphane est assis, au théâtre, à côté d'une personne qui connaît bien l'éducateur. Très bien, même. Moïse Assouline, médecin directeur de l'unité mobile interdépartementale Paris/Hauts-de-Seine pour les situations complexes, a rencontré Daoud Tatou au début des années 1990, quand celui-ci avait 16 ans et était animateur bénévole dans une association de quartier. *« Daoud était très responsable, déjà à cet âge, et particulièrement inventif »*, raconte le médecin. Surtout, il *« n'en a jamais assez, il veut toujours en faire plus »*. C'est lui qui a proposé au médecin de faire des ateliers rap avec des jeunes – bénévolement, car il n'y a pas de budget pour une telle action. Succès phénoménal. Dans les deux hôpitaux de jour pour ados où travaille Moïse Assouline (à Paris et Antony), les équipes adorent Daoud Tatou. Les jeunes autistes sautent même de joie quand ils le voient. Soutenu par les équipes, il passe alors des diplômes et devient éducateur dans un institut médico-éducatif (IME).

Devenu professionnel, Daoud Tatou comprend rapidement que des familles n'ont pas de solutions pour leurs enfants le week-end. Les IME et les hôpitaux de jour ferment le vendredi soir pour ne rouvrir que le lundi

PRIS EN CHARGE PAR LE SILENCE DES JUSTES, association créée par Stéphane Benhamou, ces jeunes autistes font des exercices d'éveil, de socialisation, de peinture.

CHAQUE JEUNE DE L'ASSOCIATION le Silence des justes est accompagné par un adulte animateur. Une pédagogie adaptée à chacun.

« Il faut arrêter avec le tout médical »

« Ce n'est pas parce qu'on est handicapé qu'on n'a pas droit à des vacances. Il faut arrêter avec le tout médical. Aller au bowling ou apprendre à faire la queue au cinéma, ce sont des activités socialisantes essentielles. Prendre en charge les personnes avec autisme le week-end ou pendant les vacances, cela permet aussi de décharger les parents, pour permettre aux couples de se retrouver – il y a beaucoup de divorces chez les parents d'autistes –, de se concentrer sur la fratrie qui peut se sentir délaissée… Et, pour les cas difficiles, cela permet d'avoir une continuité dans la prise en charge, car l'unique alternative, souvent, c'est l'hôpital psychiatrique. Il manque pour eux 37 000 places de prise en charge en France. Il y a aussi des lacunes en matière de formation pour les cas difficiles. Quand je fais passer des entretiens, j'explique aux futurs éducateurs qu'ils risquent de rencontrer violence et sexualité atypique. Ce sont des conditions extrêmes, c'est vrai. Mais sinon, on fait quoi de ces jeunes ? »

DAOUD TATOU

PROLONGEZ CES PAGES

Bien vivre Solidarité sur RCF le jeudi 13 décembre, à 12 h 30.
Avec Véronique Durand, en direct, au micro de Melchior Gormand dans *Ça fait du bien*. Fréquences RCF au 04 72 38 62 10 ou sur www.rcf.fr

DURANT UN ATELIER MUSICAL, au Silence des justes, un jeune autiste s'initie à la musique, dans les bras de son animateur référent.

matin. Lui qui veut toujours en faire plus comprend qu'il y a là « un coup à jouer ». À l'époque, au début des années 2000, il habite encore aux Tarterêts, une cité de Corbeil-Essonnes. *« J'ai demandé à quelques jeunes du quartier de me donner un coup de main pour s'occuper d'autistes le week-end, de temps en temps. C'est comme ça que le Relais Île-de-France a démarré. »*

Formation professionnelle

À la prise en charge des « cas lourds », Daoud Tatou associe la réinsertion sociale et professionnelle. C'est la spécificité de sa structure. Depuis 18 ans, 100 personnes ont été formées par le Relais, et 64 ont même été diplômées. *« Je suis fier d'aider des jeunes qui faisaient le mur à devenir des éducateurs spécialisés chevronnés,* insiste-t-il. *On arrive à faire bosser des jeunes de banlieue avec des juifs pratiquants, malgré tout ce que l'on voit à la télé. On est dans le principe de la laïcité : pas de prosélytisme. »*

En ce mois de novembre, Daoud Tatou et Stéphane Benhamou se retrouvent pour une réunion au septième étage d'un immeuble de Paris (XIXe) qu'occupe le Silence des justes, l'association fondée par le second : 78 autistes – enfants, ados et adultes – sont ici pris en charge. Daoud a une marque brune au front, symbole de sa piété. Stéphane porte une kippa en cuir et des *tsitsit,* le vêtement à franges des juifs orthodoxes, et affiche dans son bureau des tableaux de rabbi Menachem Mendel Schneerson (1902-1994), l'un des représentants fondamentaux du courant loubavitch.

« La religion, ce n'est pas le sujet. Avec Daoud, on travaille comme des fous depuis 1998. Le sujet, ce sont les enfants », tranche Stéphane Benhamou. Le sujet, c'est aussi l'argent. Les budgets sont serrés et les deux responsables d'associations espèrent que le film d'Olivier Nakache et Éric Toledano leur permettra d'aller toquer à la porte du ministère pour demander des places supplémentaires pour les autistes. En attendant, ils préparent les prochaines vacances *« des gosses »,* l'été prochain. Ce sera peut-être au Maroc. Dans la salle de réunion trône un *paroret,* un rideau brodé bleu qui couvre une Torah, à la mémoire de Johan, dit « Jojo », celui par qui tout a débuté et qui est décédé il y a quelques mois. Comme un lien entre le passé et l'avenir.

TEXTE **ARNAUD AUBRY**
PHOTOS **NICOLAS FRIESS** POUR *LA VIE*

« On a fait d'énormes progrès sur le plan qualitatif »

« Quand j'ai commencé le Silence des justes, mon association, la France était en retard de 30 ans sur les pays anglo-saxons. Aujourd'hui, on reste à la traîne pour ce qui est du quantitatif, mais on a fait d'énormes progrès sur le plan qualitatif – on peut même être à la pointe dans certains secteurs. Les connaissances sur l'autisme se sont approfondies, les structures d'accueil sont de bonne qualité. Et les nouvelles stratégies éducatives sont très performantes. L'objectif de notre prise en charge est que les jeunes puissent franchir les étapes de développement d'un enfant ordinaire. Le projet éducatif, individuel, passe par des activités d'éveil sensoriel et scolaire, d'habileté sociale. Mais nous faisons aussi de la professionnalisation : en cette fin d'année, nous ouvrons un magasin-atelier à Montreuil (93), où quatre jeunes autistes en contrat à temps partiel vont construire et vendre des bancs, des portemanteaux, des sculptures à partir de bois. »

STÉPHANE BENHAMOU

«Souvent, une filière en cache une autre. L'argent sale du trafic de drogue peut émaner d'une exploitation minière ou transiter entre les mains d'hommes d'Etat»

(NICOLAS FRIESS)

PROFIL

1975 Naissance à Bucarest.

1999 Première investigation sur la corruption au sein de la police de Bucarest.

2001 Immersion dans la rédaction du «San Antonio Express-News», au Texas.

2007 Lancement de l'OCCRP.

2017 Sa dernière affaire, l'«Azerbaïjani Laundromat», qui dévoile une vaste opération de blanchiment d'argent menée par les élites azerbaïdjanaises.

Pour que vive l'investigation

PAUL RADU

Blanchiment, trafic d'êtres humains, corruption… A 42 ans, l'enquêteur roumain a dévoilé les agissements de nombreuses organisations criminelles, en alliant data, travail collectif au-delà des frontières et une bonne dose de courage

VIRGINIE NUSSBAUM
@VirginieNuss

Paul Radu ne le connaissait pas personnellement, mais se rappelle l'avoir croisé à l'occasion d'un atelier à Bratislava. Le choc de la nouvelle n'en reste pas moins violent. Tout comme lui, Jan Kuciak défendait la justice et la transparence, et cette lutte lui a coûté la vie.

Lorsqu'il est retrouvé aux côtés de sa compagne en février dernier, tous deux tués par balles dans leur résidence à l'est de Bratislava, le journaliste slovaque de 27 ans enquête sur un dossier sensible: l'influence de la 'Ndrangheta sur certains responsables politiques du pays. Une enquête que Jan Kuciak menait en collaboration avec le Projet de rapport sur le crime organisé et la corruption (OCCRP), une ONG transnationale dédiée au journalisme d'investigation, cofondée par Paul Radu.

Fleuron de l'investigation anti-corruption en Roumanie, ce dernier mesure mieux que quiconque la gravité d'une telle disparition. «C'est terrible. Tout comme celui de la journaliste maltaise Daphne Caruana Galizia, ce meurtre montre le pouvoir des organisations criminelles. Elles opèrent un peu partout dans le monde et, aujourd'hui, aucune loi ni police ne peut s'y mesurer.»

Indéniable flair

Politiciens vendus, mafieux véreux, businessmen sans scrupule: autant d'individus retors réunis au sein de puissants groupements qui opèrent à l'abri des regards. Redoutables… mais pas intouchables, vous rétorquerait Paul Radu. A 42 ans, le journaliste a fait de la lutte contre ces hydres du crime un combat quotidien, sondant leurs pratiques pour mieux les exposer au grand jour. De la fraude européenne à la viande de cheval aux problèmes d'adoptions illégales en passant par un scandale de blanchiment en Azerbaïdjan, Paul Radu est partout. Et a participé, entre deux affaires, à l'analyse des Panama Papers.

Des enquêtes que Paul Radu mentionne au téléphone avec une simplicité presque désinvolte, comme on évoquerait une série d'anecdotes. S'il admire, dès l'adolescence, des figures emblématiques comme Ben Bradlee, rédacteur en chef du *Washington Post* à l'époque du Watergate, le journaliste ne prétend pas pour autant être le prochain Bob Woodward. Justicier mais pas super-héros, Paul Radu affirme faire simplement son travail, guidé par une passion frémissante et un flair indéniable.

C'est en 1999 que le Roumain écoute pour la première fois son instinct. Fraîchement diplômé, il rédige les faits divers policiers pour un quotidien de Bucarest. Très vite, le journaliste en herbe sent que quelque chose cloche. «La police était corrompue. J'ai découvert que plusieurs agents avaient abusé d'une jeune fille en ville et j'ai exposé toute l'affaire.» Près de dix personnes sont licenciées. Paul Radu a 24 ans et une carrière d'enquêteur toute tracée.

Des fils sous la chemise

Pour débusquer les scandales, un seul credo: pister l'argent. «Souvent, une filière en cache une autre. L'argent sale du trafic de drogue peut émaner d'une exploitation minière ou transiter entre les mains d'hommes d'Etat», explique le journaliste.

Ses outils, ce sont d'abord les bases de données. Paul Radu découvre leur pouvoir lors d'un stage au sein de la rédaction du *San Antonio Express-News*, au Texas. «Ils avaient à leur disposition des milliers de données, encore largement sous-exploitées. Je leur ai demandé tous les mots de passe!» De retour en Roumanie, il convainc son journal de souscrire à ces mines d'informations. «On recoupe, on hameçonne, parfois avec l'aide de hackers. Mais tout ça ne suffit pas sans un travail de terrain, sans la sueur.»

Et quand on côtoie des malfrats de près, les choses peuvent vite mal tourner. Les menaces écrites ou physiques sont courantes et la peur, la vraie, a serré l'estomac du reporter plus d'une fois. Paul Radu se souvient par exemple de cette descente dans un quartier chaud de Bucarest, où circulaient des kilos d'héroïne. Muni d'une caméra cachée, il pénètre dans un immeuble censé abriter les trafiquants. «A un moment donné, un garçon de 3 ou 4 ans m'a sauté au cou et a senti que j'avais des fils sous ma chemise. J'ai cru que j'allais me faire repérer.»

Le Temps de s'engager.

Tout au long de 2018, retrouvez sur notre site dédié les causes que «Le Temps» défendra. letemps.ch/20

Première cause: **Journalisme** (16 mars-15 avril)

Travailler en réseau

Il y a la peur et, parfois aussi, la frustration de ne pas toujours l'emporter. En 2003, le reporter, qui enquête sur le trafic d'êtres humains à Bucarest, va jusqu'à infiltrer le réseau et «racheter» une jeune femme, la libérant des griffes d'un proxénète qui la gardait enchaînée dans une cage. L'histoire fait la une des journaux, mais Paul Radu déchante rapidement. «Après ce genre d'interventions, les filles ne bénéficient d'aucun soutien et sont obligées d'y retourner. C'est tout le système qui est vicié. J'ai compris qu'il fallait travailler plus en profondeur.»

Paul Radu en est convaincu: seules des enquêtes transnationales peuvent venir à bout de ces filières tentaculaires, qui ne se bornent pas aux rues sombres de Bucarest. Les journalistes doivent unir leurs forces, et leurs sources, au-delà des frontières. C'est dans cette optique de coopération qu'il lance, en 2007, l'OCCRP, une plateforme qui permet aux enquêteurs d'Europe, d'Afrique ou d'Amérique latine de débusquer ensemble les réseaux criminels. «Avoir des relais locaux sur différents continents permet de réunir toutes les pièces du puzzle et d'obtenir une vision globale.»

Alors, plusieurs mois par an, Paul Radu voyage d'un continent à l'autre. A l'heure de notre appel, il est de passage à Mexico et se réjouit que la collaboration latine progresse. Une mission prenante qui ne lui laisse que peu de répit, et jamais plus d'une semaine de vacances. Mais pour Paul Radu, l'objectif vaut bien quelques sacrifices.

«Paul est l'un des journalistes les plus impliqués, honnêtes et disciplinés que j'aie jamais rencontrés, résume Drew Sullivan, cofondateur de l'OCCRP. Plutôt que de penser au journalisme d'aujourd'hui, il envisage déjà celui de demain.» ■

Le Monde

ÉCO&ENTREPRISE

Le sexisme des économistes révélé au grand jour

▸ Depuis quelques mois, le sujet déchire les économistes aux Etats-Unis : cette communauté – aux codes et langage très masculins – serait-elle sexiste ?

▸ La sous-représentation des femmes parmi les économistes est manifeste, tout comme l'est leur présence dans les médias, les conférences…

▸ Misogynie, obstacles institutionnels… En France, les femmes représentent 50 % des effectifs en licence, mais seules 20 % sont professeures

▸ La European Economic Association mène un programme pour les aider à publier et à se construire un réseau efficace

PAGE 3

Mihaileanu : « L'avenir de Canal+ nous importe »

▸ Le président de l'ARP, Radu Mihaileanu, s'inquiète du devenir de la chaîne cryptée, qui finance 150 films par an. Il n'y a « aucun projet de nouvel accord dans les cinq ans », dit-il

▸ Le cinéaste estime que l'opérateur Altice est « très loin du compte » pour concurrencer Canal+ dans le financement du cinéma français

▸ Il propose de changer la chronologie des médias pour rendre disponibles les films plus rapidement là où ils ne sont plus visibles en salle

PAGE 8

Radu Mihaileanu, à Cluj-Napoca (Roumanie), en juin.
NICOLAS FRIESS/HANS LUCA

Travail détaché : ultimes tractations en Europe

BRUXELLES - *bureau européen*

Priorité européenne du président de la République, Emmanuel Macron, la révision de la directive sur le travail détaché entre dans une phase décisive à Bruxelles. Lundi 16 octobre, la commission emploi du Parlement européen devrait prendre position sur un texte hautement symbolique, objet de frictions très vives entre l'ouest et l'est de l'Union européenne (UE).

En l'état, la proposition qui sera soumise au vote des eurodéputés ne reprend pas tous les points réclamés par Paris. Résultat de dix-huit mois de tractations serrées entre élus, elle préconise que la durée du détachement, question délicate pour les Français, soit d'au maximum vingt-quatre mois (parfois davantage, mais pour des missions vraiment spécifiques, comme le suivi d'un grand chantier, par exemple). L'exécutif hexagonal continue, lui, d'insister sur une durée maximale de douze mois.

L'eurodéputée (LR) Elisabeth Morin-Chartier, corapporteure du texte avec la sociale-démocrate néerlandaise Agnes Jongerius, est tout à fait consciente des enjeux.

CÉCILE DUCOURTIEUX

LIRE LA SUITE PAGE 5

12

MOIS

C'EST LA DURÉE MAXIMALE DE DÉTACHEMENT PRÔNÉE PAR L'EXÉCUTIF FRANÇAIS

EN BEAU RELIEF

George Bodocan, dit Bodo, installé à Paris depuis six ans, est revenu début novembre dans sa ville natale d'Alba Iulia pour une exposition de dessins. Dans l'enceinte de la citadelle fraîchement rénovée, l'artiste a présenté de nouvelles œuvres en trois dimensions (3D). Grâce à une peinture spéciale, les tableaux parfaitement lisibles à l'œil nu prennent du relief s'ils sont observés avec des lunettes 3D. L'aspect ludique de cette technique offre au spectateur de tout âge une autre approche de l'art.

Texte et photos : Nicolas Friess

3D doors à la galerie-café Framm's d'Alba Iulia, du 22 novembre au 11 décembre 2014.

L'EVEIL CAPITAL

Cluj-Napoca est cette année Capitale européenne de la jeunesse, un cadre permettant à de nombreuses associations de développer pleinement leurs activités dans divers domaines, culturel, social, politique.... Cette distinction est décernée chaque année par le Forum européen de la jeunesse. Petit tour en images de quelques initiatives.

Depuis seize ans, à Cluj et dans d'autres villes, la filiale roumaine de l'organisation internationale Habitat for Humanity aide les personnes à faibles revenus à rénover ou construire leur habitation. Ici, le 8 avril, de jeunes volontaires travaillent sur une vieille maison de la commune de Jucu de Sus, à 25 km au nord-est de Cluj.

www.habitatcluj.ro

Le 15 de chaque mois, Day15 anime l'espace urbain de Cluj à travers de nombreux événements. En mars s'est tenue une session de plantation de 500 arbres et arbustes sur une zone négligée d'un parc de la ville.

www.cluj2015.eu

Şcoala Altfel (l'école autrement) est un programme national d'une semaine pour les enfants où un autre apprentissage est proposé, plus informel. Dans le cadre de ce programme, un festival a eu lieu à Cluj du 6 au 10 avril dernier regroupant 6 000 élèves de 4 à 18 ans et une centaine de professeurs pour près de 200 ateliers sciences, éducation civique, arts japonais...

www.manutepricepute.ro/festivalulaltfel

GEYC (Groupe de la jeunesse européenne pour le changement) est une organisation roumaine créée en 2010 à Bucarest. Prisma seminar est l'une de ses initiatives, elle a regroupé pendant trois jours, du 17 au 19 avril dernier, vingt-huit participants provenant de douze pays et représentant vingt organisations européennes impliquées dans divers domaines. Ici, une conférence sur les outils numériques, le 17 avril à la mairie de Cluj.

www.geyc.ro

Au Centrul de voluntariat de Cluj (Centre de bénévolat), parmi diverses activités, des semaines de formation ont lieu plusieurs fois dans l'année. Le but : transmettre un savoir-faire, donner confiance en soi, et former des formateurs. Ici, le 7 avril dernier, lors de la journée de clôture pour les coordinateurs professionnels.

www.centruldevoluntariat.ro

Texte et photos : Nicolas Friess

CCI FRANÇAISE EN ROUMANIE

DONNONS DE LA VALEUR AUX OPPORTUNITÉS !

CCIFER OPPORTUNITÉS

CCIFER ACTION

CCIFER INSPIRATION

CCIFER FORMATION

500 MEMBRES

MISSION

COMMUNAUTÉ D'AFFAIRES FONDÉE SUR LE SAVOIR-FAIRE FRANÇAIS, LA CCIFER EST UN LEADER ENGAGÉ DANS LE DÉVELOPPEMENT DURABLE DES PERSONNES, DES ENTREPRISES ET DE LA ROUMANIE.

WWW.CCIFER.RO

ROUMANIE

Une montagne d'argent pour une mine d'or

Pour avoir refusé un projet minier controversé, la Roumanie est attaquée par un investisseur canadien qui lui réclame 4 milliards de dollars de dédommagement devant un tribunal arbitral. À Rosia Montana, petit village transylvanien, le projet aujourd'hui abandonné a laissé des traces.

Texte : **Marianne Rigaux** - Photos : **Nicolas Friess**

Ce soir, un notable de Rosia Montana marie sa fille. Le groupe de musique roumain Compact va jouer toute la nuit pour les invités. Dans le village, la noce qui se prépare a attiré un invité de marque : Marius Harosa est venu spécialement de la ville voisine de Cluj. Pendant treize ans, cet avocat a défendu le village *pro bono* contre le projet minier qui ne verra finalement jamais le jour. « *On dit que les habitants de Transylvanie sont têtus. Moi, j'ai posé mes cornes devant Rosia Montana et j'ai fait annuler toutes les ordonnances qui faisaient avancer le projet.* » Dans les rues, les pro-mine semblent avoir digéré son combat. « *Aujourd'hui, des habitants pro-mine m'ont salué. Il y a quelques années, ils me détestaient.* » Le temps d'une fête, les villageois oublieront leurs divisions. Sorin Jurca a enfilé un costume pour l'occasion. « *On sent qu'il y a eu un conflit dans la communauté. On se reparle, mais on porte toujours les marques de cette histoire. La majorité des habitants soutient toujours la mine, les autres avancent.* » Sorin Jurca a été l'un des plus farouches opposants au projet minier porté par la compagnie canadienne Gabriel Resources.

TREIZE ANNÉES DE CONFLIT

En 1995, l'entreprise s'implante dans cette région du Nord-Ouest de la Roumanie en créant la Rosia Montana Gold Corporation (RMGC), détenue à 80 % par Gabriel Resources et 20 % par l'État roumain. Dans son viseur : les 300 tonnes d'or et 1 600 tonnes d'argent enfouies sous Rosia Montana. Le plus grand gisement d'Europe. En vingt ans, la RMGC estime avoir investi 638 millions de dollars en attendant d'avoir le feu vert pour exploiter le gisement. Mais, en 2013, la Roumanie met finalement son veto au projet – une décision principalement motivée par les dégâts environnementaux que causerait l'usage du cyanure –, déclenchant ainsi une procédure d'arbitrage international qui pourrait mettre le pays en grande difficulté. Car le projet de la RMGC prévoyait une exploitation intensive à ciel ouvert, pendant seize ans, nécessitant de grandes quantités de cyanure pour séparer l'or de la roche. Une pratique controversée, interdite dans certains pays d'Europe. Il impliquait aussi que 900 familles soient expropriées, 4 montagnes décapitées, 7 églises rasées, 7 cimetières déplacés, des galeries romaines classées au patrimoine national endommagées et surtout 250 millions de tonnes de déchets cyanurés stockés dans un bassin retenu par un barrage, en amont de Rosia Montana. En 2000, à Baia Mare (Nord-Ouest de la Roumanie), la rupture d'un barrage similaire avait déversé 100 000 mètres cubes d'eaux usées contaminées par du cyanure dans le Danube.

“Rosia Montana n'est pas la seule procédure en cours en Europe, mais elle suscite l'intérêt par le montant record réclamé à Bucarest.”

(Double page d'ouverture) *La carrière de la mine de cuivre de Rosia Poieni, exploitée par l'État roumain, grandit d'année en année, tandis que le sous-sol du pays attire les convoitises.*

(À droite) *La majorité des maisons de Rosia Montana ont été rachetées par la compagnie canadienne et sont laissées à l'abandon.*

Pendant des années, le dossier connaît peu d'avancées concrètes, tandis que la contestation reste uniquement locale. Jusqu'à ce que le premier ministre de l'époque, Victor Ponta, tente en 2013 d'accélérer le processus, intéressé par les retombées économiques et les créations d'emploi dans une région durement touchée par le chômage, et ce malgré les risques environnementaux. « *En tant que député, je ne peux être que contre, mais en tant que premier ministre, je ne peux être que pour, car je me dois d'attirer de nouveaux investissements en Roumanie* », avait-il alors déclaré. Ce passage en force transforme la contestation locale en débat national et déclenche des manifestations quotidiennes à Bucarest, Paris, Londres et Bruxelles. « *Nous ne voulons pas de cyanure, nous ne voulons pas de dictature* », scandent les manifestants. Face à l'ampleur des protestations, le projet de la RMGC est finalement rejeté par le Parlement.

4 MILLIARDS DE DOLLARS À RÉGLER

Les opposants ont gagné une bataille, mais pas la guerre. En 2015, l'investisseur canadien annonce qu'il attaque l'État roumain « *pour violations multiples des traités internationaux d'investissement* » entre le Canada et la Roumanie *(1)*. Gabriel Resources réclame 4 milliards de dollars (quelque 3,3 milliards d'euros) pour le manque à gagner, en se basant sur l'estimation des profits qu'il aurait dû réaliser en exploitant l'or et l'argent de Rosia Montana. Ce conflit sera donc jugé à Washington, par un tribunal composé de trois personnes : une désignée par Gabriel Resources, une désignée par Bucarest et un président choisi par les deux arbitres.

Pour Sabrina Robert-Cuendet, professeur de droit, spécialiste de l'arbitrage international, « *il faudra attendre au minimum cinq ans pour obtenir une décision. Le tribunal va observer comment l'État a décidé d'arrêter le projet : s'il s'agit d'un changement brusque de politique qui lèse l'investisseur, d'un veto qui sort de nulle part, le pays peut être sanctionné* ». Rosia Montana n'est pas la seule procédure en cours en Europe, mais elle suscite l'intérêt par le montant record réclamé à Bucarest. Gabriel Resources a mandaté le cabinet White & Case, un professionnel de l'arbitrage, qui avait obtenu un très gros dédommagement pour une entreprise minière canadienne contre le Venezuela. Sabrina Robert-Cuendet se veut néanmoins rassurante : « *Aucun tribunal n'a jamais octroyé le montant total demandé par un investisseur.* » « *Au pire, la Roumanie serait condamnée à payer la moitié* », précise-t-elle. Ce qui fait encore deux milliards de dollars.

DIVISER POUR MIEUX RÉGNER

À Rosia Montana, les 2 000 habitants sont suspendus à cette décision qui doit arriver de Washington. « *Il y a 90 % de chances que la mine ne redémarre jamais. Mais comme tout peut arriver en Roumanie, en particulier à Rosia Montana, il y a toujours 10 % de chances que les Canadiens reviennent* », plaisante un habitant, assis dans l'unique bar. Lui n'aurait jamais accepté de travailler pour les « goldistes », ce qui ne l'em-

(1) Dont l'Accord entre les gouvernements canadien et roumain pour l'encouragement et la protection des investissements (Bucarest, 17 avril 1996, entré en vigueur le 11 février 1997).

pêche pas de vider des bières avec un salarié de la RMGC. Des 470 employés en 2014, il n'en reste plus qu'une trentaine dans le village, censés s'occuper notamment des maisons que la compagnie a rachetées, puis laissées à l'abandon. Seules 216 ont résisté.

Sur les hauteurs du bourg, la charmante maison de l'opposant Sorin Jurca fait figure de bastion. Tous ses voisins ont vendu à la compagnie, y compris son oncle et ses deux sœurs. « *La RMGC a racheté les maisons, divisé les familles, exploité la pauvreté, déterré les morts. Pendant vingt ans, [ses dirigeants] se sont présentés comme des sauveurs. On m'a traité de fou quand j'ai refusé de vendre.* » À Rosia Montana, tous les habitants ou presque ont travaillé dans la mine d'État – qui extrayait de l'or, de l'argent et du cuivre – jusqu'à sa fermeture en 2006. Même Sorin Jurca, pendant vingt ans. Une autre mine, celle de cuivre à Rosia Poieni, continue pourtant de tourner, à quelques kilomètres de là.

En 2012, la RMGC avait obtenu de pouvoir consulter la population locale sur la réouverture de la mine : 78 % avaient répondu positivement. La relance de l'exploitation signifiait bien entendu du travail : 3 600 emplois directs et indirects, promettait la RMGC. « *Sauf que nous n'avons pas, à Rosia Montana, les ingénieurs chimistes ni même les autres experts nécessaires à une exploitation au cyanure. Il aurait fallu les faire venir d'ailleurs. Le directeur de la RMGC l'a reconnu devant moi, mais n'a jamais voulu l'admettre publiquement* », témoigne Sorin Jurca.

“La RMGC a racheté les maisons, divisé les familles, exploité la pauvreté, déterré les morts. On m'a traité de fou quand j'ai refusé de vendre.”

(Sorin Jurca)

« MADE IN ROSIA MONTANA »

Développer d'autres activités que le forage s'avère quasiment impossible à Rosia Montana depuis que le maire a déclaré la zone mono-industrielle dans le plan local d'urbanisme. Certains essaient, malgré tout, avec des pensions chez l'habitant, des circuits de randonnée ou encore le programme « Adopte une maison » qui fait rénover les habitations par des bénévoles. Un marathon est organisé au mois de juillet et un festival de musique attire toujours des milliers de touristes à chacune de ses éditions. Les anciennes galeries romaines offrent aussi un point d'intérêt pour les voyageurs ou les sorties scolaires. La visite est assurée par Dorin Rus, qui a travaillé pendant quarante-sept ans comme ingénieur en chef dans la mine d'État.

(À gauche) *Avec ses lacs, son patrimoine romain et ses sentiers de randonnée, Rosia Montana attire pour d'autres raisons que son or.*

Assis devant son épicerie, Sorin Jurca peste : « *Le village a vu passer 10 000 touristes en 2017, mais le maire bloque tous les projets, que ce soit l'ouverture d'un restaurant ou l'installation de toilettes publiques.* » À la mairie, l'élu joue à cache-cache, accepte un rendez-vous, mais disparaît le jour dit. Tica Darie a tout de même réussi à créer une activité et une marque : « Made in Rosia Montana ». Elle lui vaut d'être en délicatesse avec les autorités locales et quelques moqueries des habitants, mais peu importe pour ce scout de 25 ans venu de Suceava, à l'autre bout du pays. « *J'ai découvert Rosia Montana quand j'avais 14 ans, lors du festival de musique. Les gens chantaient "Go away Gabriel", je me suis intéressé à ce combat d'abord pour des raisons écologiques.* »

Par la suite, il sensibilise l'opinion publique sur un blog, revient tourner des vidéos sur les pressions qu'exerce la compagnie minière sur les habitants, manifeste à Bucarest et finit par s'installer dans le village. En 2014, il lance « Made in Rosia Montana », une collection de chaussettes, bonnets et écharpes en laine mérinos tricotés à la main par une quarantaine de femmes du village. « *Les gens se moquaient au début, on se demandait qui était ce jeune qui voulait sauver Rosia Montana avec des chaussettes...* » Sauf qu'un jour, l'ex-premier ministre promeut la marque sur Facebook : les commandes explosent. De 3 500 euros de chiffre d'affaires en 2015, Tica Darie est passé à 40 000 euros en 2017. Dans la capitale, à huit heures de route, porter du « Made in Rosia Montana » permet d'afficher ses convictions.

En attendant la décision du tribunal d'arbitrage, les défenseurs de Rosia Montana ont engrangé une autre victoire : le gouvernement a accepté d'inclure le village parmi les sites roumains proposés pour inscription sur la liste du patrimoine mondial de l'Unesco. Devant son épicerie, autant fatigué par la noce que par son combat, Sorin Jurca soupire : « *Notre or, c'est un cadeau empoisonné.* »

Avec ses vêtements de laine « Made in Rosia Montana », Tica Darie essaie de créer une autre source d'activité pour le village.

QUAND LES ENTREPRISES ATTAQUENT DES ÉTATS

L'arbitrage international est un mécanisme juridique mal connu, dédié au règlement des litiges entre entreprises et États. Il se tient à Washington, au Centre international pour le règlement des différends relatifs aux investissements (Cirdi), un organe dépendant de la Banque mondiale.

Une entreprise qui investit dans un pays autre que le sien s'expose à un risque juridique : le pays hôte peut prendre des décisions arbitraires nuisant à son activité ou ne pas respecter certains engagements envers elle (une nationalisation, une interdiction de mener une activité, un changement de législation...). Afin de réduire le risque pris par les investisseurs, certains pays acceptent de mettre en place un dispositif pour régler de façon impartiale les différends éventuels entre les investisseurs et les États qui les accueillent.

De plus en plus de multinationales ont ainsi recours à l'arbitrage international, prévu par les traités bilatéraux d'investissement – comme dans le cas roumain – mais aussi par le traité de libre-échange entre le Canada et l'Union européenne (CETA, Comprehensive Economic and Trade Agreement), ratifié par le Parlement européen en février 2017. Ce traité devrait donc permettre à des entreprises canadiennes d'attaquer systématiquement des États européens en justice si elles s'estiment lésées.

Sauf qu'en mars 2018, la Cour de justice de l'union européenne (CJUE) a jugé le mécanisme d'arbitrage international contraire à la législation européenne et invité les États à dénoncer ces traités d'investissement bilatéraux. La procédure est aussi vigoureusement dénoncée par les ONG et certains courants de gauche opposés au CETA. Avant sa mise en œuvre intégrale, celui-ci doit encore être ratifié par les parlements canadiens et ceux des 28 États de l'UE.